Document généré le 11 oct. 2024 23:49

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Romans en tous genres

Patrick Senécal, *Sur le seuil*, Sainte-Foy, Alire, 1998, 436 p.
Viateur Lefrançois, *L'énigme de l'oeil vert*, Saint-Alphonse de Granby, de la Paix, 1998, 120 p.
Frederick Durand, *Le voyage insolite*, Saint-Laurent, Pierre Tisseyre, 1998, 168 p.
Élisabeth Vonarburg, *Le silence de la cité*, Sainte-Foy, Alire, 1998, 342 p.

Sylvie Bérard

Numéro 94, été 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/37616ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bérard, S. (1999). Compte rendu de [Romans en tous genres / Patrick Senécal, *Sur le seuil*, Sainte-Foy, Alire, 1998, 436 p. / Viateur Lefrançois, *L'énigme de l'oeil vert*, Saint-Alphonse de Granby, de la Paix, 1998, 120 p. / Frederick Durand, *Le voyage insolite*, Saint-Laurent, Pierre Tisseyre, 1998, 168 p. / Élisabeth Vonarburg, *Le silence de la cité*, Sainte-Foy, Alire, 1998, 342 p.] *Lettres québécoises*, (94), 31–32.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

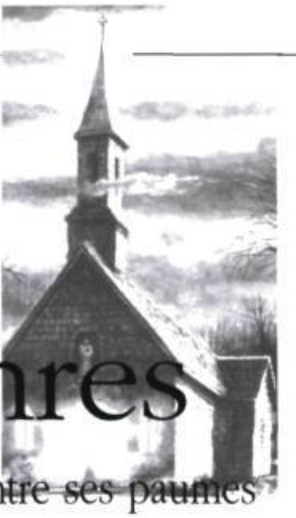
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Patrick Sénécal, *Sur le seuil*, Sainte-Foy, Alire, 1998, 436 p.
Viateur Lefrançois, *L'énigme de l'œil vert*, Saint-Alphonse de Granby, de la Paix, 1998, 120 p., 8,95 $.
Frédérick Durand, *Le voyage insolite*, Saint-Laurent, Pierre Tisseyre, 1998, 168 p., 8,95 $.
Élisabeth Vonarburg, *Le silence de la cité*, Sainte-Foy, Alire, 1998, 342 p.



Romans en tous genres

« Je l'ai imaginé, couché sur le côté, dans son lit, tenant le crayon entre ses paumes et écrivant fiévreusement. Cette image m'a fait frissonner. »

Patrick Sénécal, *Sur le seuil.*

S-F & F
Sylvie Bérard

DÉCIDÉMENT, LA LITTÉRATURE DE GENRE a le vent dans les voiles au Québec. La maison Alire, qui s'y consacre entièrement, comme d'autres éditeurs qui s'y frottent parfois versent tantôt dans la science-fiction, tantôt dans le polar, tantôt dans le fantastique ou l'horreur, voire dans une savante combinaison de deux ou de plusieurs genres : nous vivons dans une époque d'hybridité. S'il est vrai que le fait de s'ouvrir aux genres populaires est un signe de maturité pour une culture, eh bien, la littérature québécoise n'a de leçon à recevoir de personne !

La vraie nature du mal

Il serait facile de comparer Patrick Sénécal à Stephen King. Facile parce que l'un et l'autre pratiquent en effet le genre de l'horreur en usant d'un fantastique qui se situe toujours à l'extrême limite du réalisme et en insérant soudain l'élément horrifiant au cœur même de la routine du personnage... ce qui ne le rend que plus angoissant ! Facile aussi parce qu'il ne faut pas aller chercher bien loin pour comparer un jeune auteur à l'écrivain prolifique qu'est Stephen King, dont la vaste production tend à nous faire oublier parfois qu'il n'a quand même pas créé le genre de toutes pièces ! D'ailleurs, s'il faut trouver une différence fondamentale entre les deux auteurs, celle-ci serait narrative, Sénécal optant, au contraire de son homologue états-unien, pour un récit linéaire à focalisation unique. Naît sous sa plume un roman d'horreur dans les règles de l'art mais aussi radicalement ancré dans un contexte québécois.

Sans réinventer le genre, Patrick Sénécal nous propose dans *Sur le seuil* une petite histoire assez épouvantable, celle d'un écrivain de romans... d'horreur qui a l'incroyable faculté de décrire dans ses œuvres des tragédies avant qu'elles se produisent. Un homme a été retrouvé dans un état catatonique après s'être coupé les doigts et avoir tenté de se suicider. Le point de vue est celui de Paul Lacasse, un psychiatre blasé, chargé du cas de Thomas Roy. Peu à peu le mystère s'éclaircit sous nos yeux et l'on comprend que ce qui apparaissait d'abord comme le drame classique de l'écrivain tourmenté est en fait une histoire de possession satanique et de mal absolu. Le psychiatre, qui avait toujours cherché à percer l'énigme des tueurs fous, y trouvera plus que son compte, mais verra aussi toutes ses convictions scientifiques pulvérisées. Le seuil préfiguré par le titre, c'est celui que Lacasse sera amené à franchir au fil de ses découvertes.

Étonnant, quand même, l'engouement que les gens ressentent pour l'horreur ! Comment peut-on avoir envie de lire un roman qui déclenche un sentiment qu'on devrait, de prime abord, vouloir éviter ?

Une sorte d'angoisse

Sénécal n'en est pas à ses premières armes littéraires. Il a déjà écrit il y a quelques années deux romans d'horreur, *5150 rue des Ormes* et *Le passager*, publiés avec beaucoup de coquilles et de bonne volonté par Guy Saint-Jean éditeur. Dans *Sur le seuil*, cette fois, l'écriture est plus maîtrisée, les dialogues sont plus serrés et mieux articulés, et le roman se lit d'un trait. L'auteur sait très bien maintenir le suspense dans son récit ; et s'il est possible d'entrevoir, peu à peu, comment se conclura cette aventure horrible, les événements qui surviennent sont toujours nettement plus sinistres que ce qu'on aurait pu imaginer et, malgré nos espoirs, mêmes les bons passent ici à la moulinette de l'horreur.

> *J'entre dans l'église. C'est le chaos à l'intérieur. Il y a du sang partout, des cris, et surtout des gens... Archambeault, qui tire sur des enfants qui défilent devant lui... Boisvert, qui court partout avec ses yeux crevés... Deux punks qui s'entretuent dans un coin... Une femme qui traîne deux cadavres de bébés par les cheveux...* (p. 389)

Aucun détail atroce ne nous est épargné. Quand l'écrivain est conduit à l'hôpital, le caractère morbide de son geste ne semble pas suffisant, il faut encore que le psychiatre et son assistante aient un dialogue sur d'autres cas similaires défiant l'imagination. Il semble aussi qu'il soit nécessaire que le héros et narrateur ait eu, par le passé, une expérience répugnante dans l'exercice de ses fonctions, et que cet événement nous soit raconté avec tous les détails qui s'imposent, yeux arrachés de sang-froid et sang coulant à flots. La scène finale, à elle seule, est une pièce d'anthologie sur le plan des détails sanglants : les victimes gisent éventrées, démembrées. Tous ces éléments, cependant, contribuent à l'atmosphère du roman et servent à nourrir la tension portée par la trame narrative. Par exemple, l'angoisse refoulée du narrateur contribue à notre propre stress de lecteurs et de lectrices. Les âmes sensibles

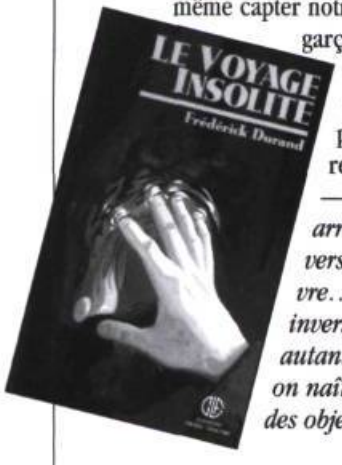
voudront peut-être s'abstenir, mais les autres, friandes d'épisodes à glacer le sang, seront servies par ce roman !

Deux registres

Auprès du roman de Sénécal, *L'énigme de l'œil vert*, de Viateur Lefrançois, et *Le voyage insolite*, de Frédérick Durand, constituent des havres de paix. Le premier, malgré son titre trompeur, n'est pas un roman policier ou d'aventures, mais un roman de science-fiction dont le but n'est absolument pas de découvrir quoi que ce soit sur un quelconque œil vert ! Le second, en dépit de son titre un peu banal, peut être lu comme une version revisitée des aventures d'*Alice de l'autre côté du miroir*. Les deux romans, bien que cela ne soit pas clairement annoncé sur la couverture (à l'intérieur du livre, *L'énigme de l'œil vert* est présenté comme un roman « ados/adultes »), en raison de l'âge des héros et de l'intrigue limitée, apparaissent comme des romans pour adolescents.

L'énigme de l'œil vert est le moins intéressant des deux. Jacques, un jeune garçon est choisi avec d'autres pour constituer une escouade veillant à la bonne marche du monde. Mais, durant sa formation, il est victime de la jalousie d'un collègue et doit lutter pour revenir vers le groupe. L'histoire se termine alors qu'il s'apprête à remplir sa nouvelle mission. L'histoire est décidément minimale, et il n'y a pas vraiment de tension dramatique. L'écriture est simplifiée au maximum. Les conflits entre les personnages sont plutôt simplistes, et l'on ne croit pas vraiment à cette histoire de jeune garçon choisi pour veiller sur le monde.

Le roman de Frédérick Durand, même s'il est modeste, sait quand même capter notre attention. On s'intéresse au sort de ce jeune garçon qui se retrouve soudain dans un monde qui ressemble au sien, tout en présentant de sérieux écarts. Il comprend peu à peu qu'il est passé de l'autre côté du miroir et qu'il doit retrouver le passage menant à son monde.



— Les miroirs ne permettent pas de revenir en arrière. Ils servent de passage à sens unique, vers l'avant. Laisse-moi maintenant poursuivre… Le Monde 2 ressemble beaucoup à une inversion du Monde 1, mais il n'est pas pour autant son antithèse. le temps recule, c'est vrai ; on naît vieillard pour mourir bébé ; l'emplacement des objets est inversé. (p. 59-60)

Ce roman est une sorte de quête à la Riven (le jeu vidéo), où le personnage doit résoudre l'énigme de sa présence en ces lieux et où le salut passe par un livre. En s'entourant des bons individus, Jacques réussira à se sortir des pièges dans lesquel son passage en ce monde étranger l'a fait sombrer, et aussi à éviter que le monde parallèle où il a été projeté se trouve plongé dans le marasme par sa seule présence. Si l'explication donnée pour justifier l'existence et le fonctionnement des mondes parallèles ainsi que leur interaction ne m'a pas, personnellement, convaincue, j'ai éprouvé un certain plaisir à la lecture de ce roman plein de trouvailles. Ce récit parvient à nous dépayser bien qu'il n'arrive pas vraiment à nous ébranler.

Espèces trébuchantes

Dans un tout autre registre, *Le silence de la cité* sait, lui, secouer nos certitudes. Ce premier roman d'Élisabeth Vonarburg, paru en 1981 chez Denoël et devenu introuvable depuis, a enfin été réédité par les Éditions Alire après avoir été légèrement remanié par l'auteure. Cet ouvrage a fait date dans l'histoire de la science-fiction québécoise ; il a conservé, même plus de quinze ans après sa première édition, toute son acuité et toute sa saveur, et il demeure l'un des plus grands romans de science-fiction québécoise.

Frédérick Durand

Le silence de la cité est un récit fort complexe, qu'il est difficile de résumer en quelques phrases. Disons que c'est une histoire de cités souterraines secrètes, de bouleversements écologiques ayant rendu la planète presque inhabitable, d'humains vieillissants qui se projettent dans des machines pour vivre par procuration, d'*ommachs* (hommes-machines), de mutations génétiques, de femmes réduites à l'esclavage en raison de leur grand nombre sur la surface de la Terre. Cependant, ce n'est pas pour autant une matière à gadgets. Au contraire, tout sert à relater l'histoire très touchante d'Élisa, une enfant des cités, une mutante ayant la faculté de se régénérer très rapidement et surtout de changer d'apparence. *Le silence de la cité* est aussi une fable sur l'identité, sur les relations humaines, sur le conditionnement social, sur le difficile apprentissage de la vie et de l'autonomie, et sur l'acceptation de ses propres faiblesses.

> *Le libre arbitre. Choisir. Eh bien, c'est faire comme si on était libre, choisir en pensant qu'on choisit et accepter les conséquences de ses choix. Et qui donc détient la vérité ? Où est le point suprême d'où la liberté se révèle illusoire ou réelle ? Il n'y en a peut-être pas. Tout le monde regarde tout le monde, et personne ne voit tout. Tous ensemble, manipulateurs manipulés, et la vie de tous les jours à vivre quand même, plus forte que les grands projets de maîtrise, la vérité qui parle sans cesse à travers les mensonges, et peut-être grâce à eux.* (p. 322)

Élisabeth Vonarburg

Élisa part en mission sur la surface de la Terre, dans le but d'éteindre les cités et finalement la sienne. Toutefois, en cours de route, sa mission bifurque et elle tente d'infléchir les destinées de l'humanité plongée en plein marasme. Avec l'aide des enfants métamorphes dont elle est à la fois la mère et le père, elle tentera d'insuffler un vent de justice dans ce monde où les hommes oppriment les femmes, où les humains oppriment les victimes des Abominations (mutations génétiques). Elle finira par comprendre que seule l'humanité peut se redonner une seconde chance et qu'elle n'aura été, dans le meilleur des cas, qu'un adjuvant maladroit. « Mais agir, réagir, prévoir — être humain. Et savoir qu'on peut se tromper. Que n'importe quand l'impondérable, le grain de sable… Ce n'est plus une illusion, alors. C'est un pari. » (p. 148)

Le silence de la cité est un roman où se tissent plusieurs problématiques et plusieurs thèmes qui s'opposent et s'interpellent — et nous interpellent et nous forcent à dégager nos propres interprétations. On philosophe beaucoup, dans le monologue intérieur d'Élisa, mais, comme à elle, les réponses ne nous sont pas données. C'est en fait un roman construit habilement, où l'action est combinée judicieusement à la réflexion, où l'innovation science-fictionnelle et les rebondissements narratifs côtoient l'introspection. L'écriture est très efficace, très maîtrisée, et l'on sent que son économie est le fruit d'un travail minutieux.